

Avec le 212e bataillon d'infanterie Carabobo... : ...sur la frontière vénézuélo-colombienne

Autor(en): **Rivet, Gilles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **144 (1999)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348671>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Avec le 212^e bataillon d'infanterie Carabobo...

... sur la frontière vénézuélo-colombienne

Nous roulons maintenant depuis près de dix heures. Notre destination: le Théâtre d'opération N° 1 sur la frontière vénézuélo-colombienne. Les forces armées s'y battent contre les narco-trafiquants, mais aussi contre la rébellion colombienne qui, régulièrement, lance des attaques contre le Venezuela, afin de se procurer vivres, armements, médicaments, à l'occasion aussi, afin de déstabiliser encore plus un régime vénézuélien que les militaires eux-mêmes qualifient de «dictature libérale».

■ Gilles Rivet

Journalistes et «gringos» valent pas mal d'argent

La région est, paraît-il, très dangereuse pour les étrangers, surtout pour les «gringos» (les Américains du Nord) et les journalistes qui valent pas mal d'argent. On vient de libérer un ingénieur américain détenu depuis plus de quatre ans par un groupe de terroristes. L'homme n'a retrouvé sa liberté qu'après le versement d'une grosse rançon qui, semble-t-il, a été «ré-investie» dans le soutien à la «cause».

On me prévient donc de faire très attention, de ne pas m'éloigner de mes gardes (un officier et un vieux sergent tous les deux «armés comme des porte-avions»). Ils portent au moins deux armes de poing chacun, deux autres se trouvent dans notre voiture, sans compter les poignards de combat!

Rien à voir pourtant avec Caracas où les risques sont

énormes. La ville a la réputation d'être l'une, sinon la plus dangereuse du monde, malgré les policiers de la brigade d'actions spéciales¹... Ici, la vie semble plutôt paisible, les gens vaquent calmement à leurs occupations, personne ne s'affole; bien au contraire, la devise semble être «petite vitesse et grande lenteur».

Plus nous approchons de la frontière, plus la Garde nationale manifeste sa présence. C'est en principe l'équivalent de la gendarmerie française, sauf que ses hommes sont armés du fusil *FAL* pour effectuer le moindre contrôle, qu'ils portent en permanence un gilet pare-balles et qu'ils ouvrent le feu, sans l'ombre d'une hésitation, si l'on n'obtempère pas très vite au moindre de leurs ordres. On dit que la Garde nationale est l'organisme le plus corrompu de l'Etat vénézuélien: cela m'a été rapporté par des militaires.

Le cantonnement du 212^e bataillon

Le 212^e bataillon Carabobo, nous y arrivons enfin après

quinze heures de route. Son quartier-général est implanté sur le sommet d'une colline recouverte d'une épaisse forêt tropicale, paradis pour serpents, moustiques, araignées et autres bestioles sympathiques. Une clairière d'environ 1000 m x 500 y a été aménagée, afin de construire quatre bâtiments en béton qui abritent les hommes, le matériel et la salle de commandement. L'ensemble est entouré de barbelés et de petits fortins en rondins, dans lesquels on trouve une mitrailleuse et trois gardes. Sur les barbelés, des boîtes de conserve vides sont accrochées, qui servent de témoins sonores en cas de tentative de franchissement. Bien entendu, un *no man's land* entoure le «fuerte»; c'est une zone interdite et les soldats ont ordre de faire feu en cas d'intrusion.

La vigilance des gardes est extrême, car une attaque de terroristes est toujours possible, ces derniers étant toujours à la recherche de médicaments, d'armes, de nourriture et de prisonniers qui serviront de monnaie d'échange. La dernière at-

¹ Voir RMS août 1998.

taque du fort remonte cependant à dix ans: elle a fait plusieurs dizaines de morts de part et d'autre.

«Voyant leurs pertes, les terroristes colombiens préfèrent procéder autrement, nous explique le lieutenant-colonel Romer Mena Neva qui commande le bataillon, leur tactique est simple, toujours identique: la cible, c'est la patrouille isolée ou légère (deux ou trois véhicules au maximum). La jeep de tête est détruite au lance-roquettes, afin d'immobiliser le convoi puis, avant que la riposte puisse avoir lieu, la voiture de queue reçoit, elle aussi, un coup. Pour un véhicule isolé, une simple mine télécommandée suffit; c'est la pratique la plus utilisée. Nous perdons régulièrement des hommes car, malheureusement, il n'y a pas de moyens d'échapper à ce type de piège.»

Organisation et mission

Le 212^e bataillon d'infanterie Carabobo descend en droite ligne des régiments d'infanterie de la Selva, formés de volontaires et ayant pris part à la bataille de Carabobo, une victoire historique qui a permis de bouter définitivement l'Espagnol hors d'Amérique du Sud. Cette guerre pour la liberté, la seule à laquelle le Venezuela a participé, fut menée par «le Libertador» Simon Bolivar et son second Antonio Sucre. Ici, les deux hommes sont des dieux et Carabobo un lieu saint².



Le bataillon comprend quatre unités installées dans quatre forts: La Yarugo (QG), Los Bancos, La Charca, Cutufi. Chaque fort est bâti sur le même modèle: des bâtiments en dur au centre, des fortins en rondins, un réseau de barbelés. Sauf au quartier-général, une multitude d'animaux de basse-cour vivent en complète liberté sous les barbelés; ils jouent un double rôle. Si quelqu'un cherche à franchir l'obstacle de nuit, il ne peut le faire sans réveiller poules et canards, partant les gardes assoupis qui ne manqueront alors pas de donner l'alerte. «C'est le moyen d'alerte le plus efficace», nous a confié le commandant du bataillon. Ces volatiles, une fois engraisés, améliorent considérablement l'ordinaire, ce qui n'est pas un luxe...

Chaque unité compte 4 pelotons d'environ 50 hommes. Le quartier-général est, lui également, structuré en 4 pelotons mais, à la différence des 3 au-

tres unités de combat qui ne possèdent que des sections d'infanterie, il coiffe une section de commandement, une section d'appui-feu dotée de lance-mines de 61, 80 et 120 mm, de jeeps équipées de mitrailleuses de 12,7 mm ou de canons de 105 mm, une section de maintenance et une section de combat.

Les hommes proviennent de la Garde nationale et de l'Ejército (Armée de terre). Deux unités de l'Ejército se trouvent chacune dans un fort, le long du fleuve qui marque la frontière avec la Colombie, une unité de la Garde nationale cantonne face à un village colombien dont la spécialité est la contrebande de carburant. Au Venezuela, le litre d'essence vaut 55 bolivars, soit environ 15 centimes suisses. Ce trafic se trouve, en partie, sous le contrôle de la Garde nationale, ce qui expliquerait l'emplacement de cette unité.

² La victoire de Carabobo (24 juin 1821) assure l'indépendance du Venezuela. Bolivar parachève celle du Pérou par la victoire de Junin (7 août 1824); Sucre, pour sa part, en remporte une autre à Ayacucho, le 9 décembre 1824.

Les hommes sont, pour la plupart, des jeunes du contingent qui effectuent leur service militaire obligatoire d'une durée de deux ans. Au bataillon, ils sont bien traités, ce qui n'est pas la règle dans les forces armées. J'ai vu, dans un régiment stationné sur la côte, une cellule bien moins confortable que celle de Jean Valjean, j'ai vu un capitaine d'aviation ordonner à un «bidasse» de laver sa voiture personnelle. Au Vénézuëla, la punition corporelle est encore pratiquée par certains cadres... Le lieutenant-colonel Mena Neva estime, quant à lui, que, pour motiver des hommes, il faut les respecter. Au 212^e bataillon, tout le monde reconnaît avoir un bon chef qui montre l'exemple et va lui-même au feu. «Il participe souvent à des patrouilles», m'a confié un jeune conscrit.

Dans l'ensemble, les jeunes semblent peu motivés, beaucoup se demandent ce qu'ils font dans cette galère. L'un d'eux, parlant un peu le français, m'a confié: «Si la corrup-

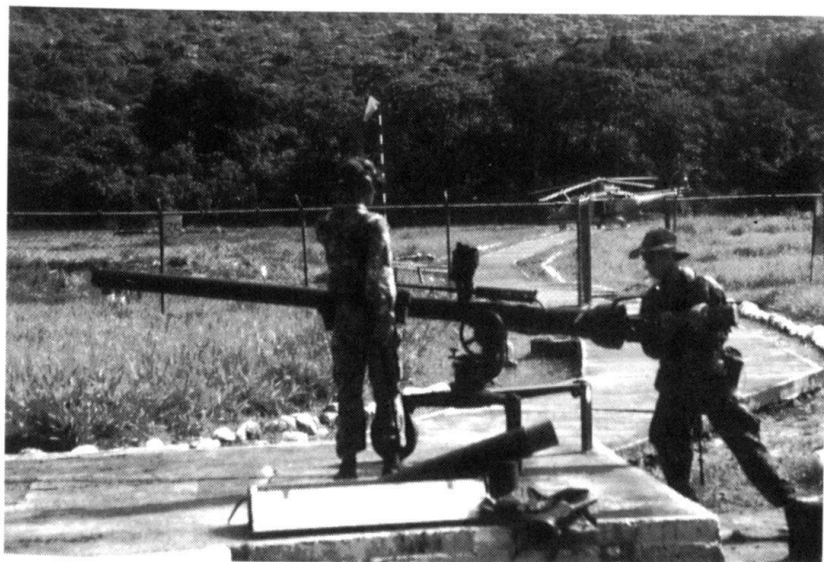


tion était moins grande, il est certain que la majorité d'entre nous serait plus motivée, mais nous risquons ici notre vie pour rien. Il n'y a pas de véritable volonté politique de lutter contre les narco-trafiquants ou contre la guérilla. Beaucoup trop de personnes auraient trop d'argent à perdre si la situation redevenait stable. Il y a aussi la Garde nationale qui s'enrichit pas mal avec ces affaires.» Ces propos d'un simple soldat

m'ont été répétés plus tard par de nombreux sous-officiers, officiers, officiers supérieurs.

La mission du bataillon est simple, en fait très proche du maintien de l'ordre classique. Il faut lutter contre les narco-trafiquants en effectuant de très fréquentes patrouilles, de jour et de nuit, en forêt, sur les routes et dans les villages. Il faut protéger les fermes isolées contre les attaques de la guérilla continuellement à la recherche de rançons.

Le général Raoul Salazar, commandant le Théâtre d'opération N° 1 auquel appartient le 212^e bataillon, considère que le commandement colombien, complice, se satisfait d'une telle situation. «Nous avons 25 points de contrôle dans mon secteur; en face, ils n'en ont que 5. Lorsque j'insiste pour qu'ils augmentent leurs effectifs, on me répond toujours qu'ils ne le peuvent pas, qu'il n'y a pas de réserves. En fait, la guérilla arrange pas mal de



monde de l'autre côté de la frontière.»

L'avenir

A moins d'un miracle économique ou d'un changement de mentalité, cette situation de guerre larvée devrait durer encore longtemps. En attendant, le 212^e bataillon d'infanterie continue son travail quotidien, ingrat et dangereux, dans cette région inhospitalière constituée de forêts impénétrables, de marécages, où chaque déplace-

ment individuel est interdit pour les officiers et les sous-officiers, très déconseillé pour les simples soldats.

«Ici, nous ne sortons jamais seuls et encore moins sans armes. Une simple visite à la ville voisine, pour aller y chercher un peu de bien-être, demande une véritable préparation militaire, en général 3 ou 4 cadres et une dizaine de soldats avec leur *FAL* et des gilets pare-balles. Les déplacements avec notre hélicoptère, un *Agusta*

109, qui sert à survoler les endroits les plus difficiles à atteindre ou à tracer le chemin pour nos jeeps, se font également avec d'énormes précautions. Les pilotes sont toujours deux et ils portent en permanence le gilet pare-balles. Ils emportent chacun un pistolet et un *Uzi* 9 mm, le mécanicien navigant est équipé de façon similaire et fait, si nécessaire, office de mitrailleur de porte. Notre relève ne se fait que tous les 60 jours, il est donc indispensable qu'il règne une bonne ambiance si nous voulons poursuivre notre mission de manière positive.

«Nous croyons qu'au Venezuela, tout le monde n'est pas corrompu, nous a confié le lieutenant-colonel Neva avant de nous emmener survoler son terrain de chasse. Ici, bien entendu, ce n'est pas Stalingrad, ni Vucovar, ni même Sarajevo, mais les risques sont réels et la tension très grande. Aussi, le mois de repos dont on nous gratifie tous les 60 jours est le bienvenu.»

G. R.

